

**Paul Fournel**

Président de l'Oulipo

## **Discours d'inauguration du colloque**

### **« Oulipo@50 / L'Oulipo à 50 ans »**

Chère oulipienne, chers oulipiens, chères amies, chers amis, chères cheuses, chers cheurs,

A l'instar des aciéries à coulée continue chères à Monsieur Lakshmi Mittal, l'Oulipo produit 24 heures sur 24. D'une certaine façon, nous sommes la continuation d'Aillanges et Agondange par d'autres moyens, bien qu'il ne pèse sur nous aucune proche menace d'OPA.

Imaginez : il est trois heures et demie du matin, Hervé Le Tellier se lève de sa table de travail, rue Lamarck, face à la maison des bonnes soeurs de la Butte, il se masse le bas du dos. Il est heureux, sa journée se termine, il vient d'envoyer ses papiers de verre au Monde électronique, il a satisfait sa contrainte quotidienne de production. Il peut aller se coucher. Au même instant, Jacques Roubaud, rue d'Amsterdam, glisse sous son robinet d'eau chaude, le bol dans lequel il a préalablement déposé une cuiller de l'immonde café soluble dont il fait son régal. L'écran de son ordinateur est déjà allumé et il est prêt à reprendre le cours de l'Ode à la ligne d'autobus 29 qu'il a décidé de finir pour de bon. Un petit signal de message, lui annonce qu'Anne Garréta qui se trouve être à Paris 15<sup>e</sup> pour quelques jours, a, elle aussi, terminé sa journée et qu'elle va se coucher. Ensuite, lorsque Paris s'éveille et que les rumeurs de la ville enflent comme les besoins du peuple en Oulipo, je me mets au travail, puis Jouet (a-t-il jamais vraiment arrêté ?), puis Forte et Audin, tous les autres. Et c'est vers onze heures, à l'instant même où Marcel Bénabou lâche son premier clic, que l'Oulipo est en pleine capacité de production, en plein rendement. Nous sommes alors à fond.

Dans le cas d'un rarissime pépin dans la production nationale, nous pouvons immédiatement satisfaire la demande d'Oulipo grâce à nos filiales américaines à qui nous passons le relais : c'est d'abord Harry Mathews qui est sollicité, se trouvant à Key West dans le fuseau de l'Eastern Time, puis Anne Garréta qui a le don d'ubiquité et qui produit alors à Washington DC et enfin Daniel Levin Becker qui, en dernier recours, surgit du fuseau du Western Time et lance ses productions depuis San Francisco.

Imaginons un instant une inimaginable catastrophe : nos moyens de production tels qu'énumérés ci-dessus viennent à flancher, à se tarir, une crise massive entrave la production. C'est alors que nous sortons notre Joker : Bernard Cerquiglini qui survole une partie du monde que nous tairons pour d'évidentes raisons de sécurité, assis dans son fauteuil en classe Affaires et qui rédige d'une main appliquée une morale élémentaire en breton à la gloire de la langue française et à destination du peuple universitaire malgache.

Ainsi à l'instant T personne ne manque jamais d'Oulipo dans le monde. Ce qui est notre modeste contribution à l'industrie planétaire.

Il n'est donc pas étonnant, comme aime à le rappeler Marcel Bénabou qui tient les rênes de l'Histoire et de la Géographie dans le groupe, qu'à chaque heure du jour quelqu'un, quelque part dans le monde, parle de l'Oulipo. Selon une formule bien cuite, le soleil ne se couche jamais sur l'ouvrage et sur ses œuvres.

Il faut maintenant en venir à la question qui vous brûle les lèvres, je le vois bien. Je ne m'y déroberai pas et j'y réponds sans plus attendre : oui, il existe une entreprise humaine de taille internationale, de plus de cinquante ans d'âge, non cotée en Bourse et non soumise aux lois du sacro-saint Marché. L'Oulipo est le clinamen dans le système général du monde, l'impossible exception, la gaffe.

Cet invraisemblable statut ne le met pourtant pas à l'abri de la réalité économique. Qu'il me soit donc permis de clarifier ici quelques points.

Ayant atteint le bel âge de cinquante ans et une visibilité conséquente, il paraît évident à beaucoup que l'Oulipo a eu les moyens d'acheter à la fois le pignon et la rue. Il m'arrive donc de plus en plus souvent, en tant que Président de recevoir des demandes de subventions, des demandes d'aide, des urgences de soutien. Il semble évident à beaucoup que l'Oulipo peut participer sans peine à la restauration du Louvre, à la replantation des platanes le long du Canal du Midi, à l'achat d'un toutou de Jeff Koons, au financement de la prochaine superproduction de Robert Hossein au stade de France, « l'Oulipo et Dieu », ou au sauvetage pressé d'une génération entière de jeunes écrivains en mal de monnaie et que l'édition abandonne. Ces demandes sont flatteuses mais ne correspondent que marginalement à la réalité.

N'en déduisez pas pourtant que l'Oulipo vit à l'écart de l'économie. C'est même précisément celle-ci qui nous permet de tracer une impossible frontière entre des mondes que rien ne sépare. Qu'est-ce qui dans l'oulipe relèverait de l'oulipe ? Qu'est-ce qui en lui relèverait de l'Oulipo ? Où passe donc cette frontière imaginaire ? Certainement pas au milieu du champ de la création sur lequel l'oulipe est indivisible de l'Oulipo. Je tiens à rappeler à ceux qui l'ignoraient encore que la qualité d'oulipe ne se perd pas et que « oulipe un jour, oulipe toujours », sauf à se suicider devant huissier en précisant qu'on le fait dans le but exclusif de quitter l'ouvrage. Je tiens à rappeler aussi à ceux qui sont en première année d'oulipisme, que tout ce que font les oulipes est oulipe. Cette motion récente que nous devons à Frédéric Forte me plonge encore dans des abîmes de joie.

Revenons à la monnaie : un oulipe qui travaille gagne le fruit de son travail. Un oulipe qui travaille au nom de l'Oulipo gagne le fruit de l'Oulipo. Voilà qui est théoriquement simple et pratiquement compliqué. Mais je dois reconnaître que nous faisons merveille avec cette frontière floue. Elle permet à l'Oulipo de percevoir pour son propre compte de tonitruants relevés de droits pour ses ouvrages collectifs qui peuvent représenter plusieurs dizaines d'euros d'un seul coup. Depuis que nous sommes entrés dans le monde de l'architecture et de l'urbanisme, depuis que nous écrivons sur les murs, sur les clous, sur les bancs, dans les rues, sur les arrêts de tramway (en toute légalité), il nous arrive d'être riches.

Etre riche en économie oulipe, c'est voir la trésorière Valérie Beaudouin ouvrir un beau sourire lorsque nous passons très brièvement en fin de réunion à la rubrique « phynances ». En tant que Président et gardien du trésor, j'évalue la largeur du sourire et nous en restons là.

Je dois même avouer que l'Oulipo a eu, autrefois, une poignée de SICAV. Je m'en souviens, même si c'était avant ma présidence. Lorsqu'il l'a appris, Jacques Duchateau est tombé de sa chaise. Je me souviens aussi qu'à un moment de brève opulence, suivant la contrainte des « avions » de Michelle Grangaud, l'idée a été émise (je vous laisse deviner par qui) que nous pourrions commencer une cave après les SICAV. A cette seule évocation, Paul Braffort s'est étranglé. Ce furent projets en l'air et feux de paille. Désormais l'ouvroir roule sur des rails circulaires : la fortune qui provient de la vente des Bibliothèques oulipiennes (6 € pièce, une affaire) va à l'impression de nouveaux titres. Et la fortune qui provient des droits d'auteurs des ouvrages collectifs sert à aider tous ceux qui se proposent pour en composer d'autres. Nous réalisons donc à la perfection ce que nous sommes : à savoir une association selon la loi de 1901 à *but non lucratif*. L'Oulipo, depuis cinquante ans parvient à transformer intégralement le bon argent en mauvaise littérature, selon les mauvaises langues et le contraire selon les bonnes.

Pour finir d'édifier les chercheurs que vous êtes tous, je dois préciser que, s'ils ne paient pas de cotisation à l'ouvroir, les oulipiens paient le repas mensuel que l'une ou l'un d'entre nous confectionne. Le cours du repas oulipien sur la place de Paris s'établit, en cette période troublée, à hauteur de 15 €. Ce chiffre varie au cours des années car il est soumis, lui, à l'évolution du marché – même si c'est le marché du coin.

Tout cela pour vous expliquer brièvement pourquoi la cotation en Bourse de l'Oulipo serait délicate. Même une entrée discrète sur le second marché n'irait pas sans problème.

Vous avez donc raison d'être ici, car nous avons légitimement droit de penser que l'ouvroir a de très fortes chances de traverser la crise économique qui avance.

Pour ce qui concerne le fond des choses – venons-y – ce que l'on convient, entre nous spécialistes, de nommer littérature, je me garderais bien de vous voler un seul instant de parole, je ne suis qu'un producteur de textes et mes capacités d'analyse ont de proches limites. Je voudrais simplement vous supplier d'y aller mollo.

Je me souviens du jour où un extrait d'une des nouvelles de mon recueil *Les Grosses rêveuses* a été choisi pour être le sujet de l'épreuve de « dictée-questions » du Brevet élémentaire du premier cycle (BEPC). J'ai trouvé la dictée difficile, je l'avais déjà faite, mais les questions m'ont plongé dans un monde mystérieux de perplexité et d'angoisse. On sommait les élèves d'admirer mon style et de justifier cette admiration, passe encore. Mais surtout on leur soulignait ce que l'auteur avait voulu dire en le disant. Je me suis trouvé en désaccord fiévreux avec ces affirmations. Je n'avais clairement pas voulu dire cela, mais à démentir les maîtres j'exposais les candidats à la faillite, ce dont je ne voulais même pas entendre parler. Après tout, peut-être y avait-il parmi eux de futurs lecteurs (c'était à l'époque ou le statut de lecteur se confondait avec celui d'acheteur de livres).

Alors, je vous en prie, travaillez, faites le devoir pour lequel vous êtes ici réunis, mais prenez-nous avec des pincettes et ne coupez pas notre élan. Nous n'avons que 50 ans et encore beaucoup à prouver 24 heures sur 24 et 365 jours par an pendant les 50 ans qui viennent.

